



Universidad Católica de Valparaíso
Facultad de Arquitectura y Urbanismo
Escuela de Arquitectura. Taller Arquitectónico

Cuadernos de poesía
Edición privada para los alumnos: 120 ejemplares

N° 1 octubre 1961

Blaise Cendrars
"Les Pâques à New York"

Texto en francés según Éditions Denoël 1957
Traducción de Fernando Undurraga Prat
Portada de Claudio Girola

Presentación

La concepción de los planes de estudio de la Escuela nació de ciertos propósitos entre los cuales se encontraba el anhelo de poder leer a algunos poetas. Nos decíamos -así nuestros ojos podrán agrandarse y nuestro coraje despertarse. Y quien mejor que ellos nos pueden conducir a que comencemos a comprender lo que es satisfacer una necesidad.

Desde hace ya nueve años, en la Escuela se ha logrado leer poesías en medio de los planes de trabajo. Constantemente, se están exponiendo manifiestos y escritos de artistas. En la biblioteca se tienen libros de poesía. Hoy se hace necesario iniciar estos cuadernos. Ellos quieren dar a conocer a los alumnos, obras de poetas que son muy difíciles o imposible de encontrar en nuestro ambiente o bien traducidas a nuestro idioma.

Estos cuadernos, como todo lo que se lleva a cabo dentro de un régimen de planes de estudio, debe alcanzar una continuidad. Se quiere que ellos aparezcan unas cuatro veces al año. Naturalmente que habrá que encontrar cada vez a alguien que tenga devoción por un poeta y que quiera darnos a conocer una de sus obras. Pero esto no representa algo extraño al desarrollo de esta Escuela, pues muchos de sus propósitos requieren así de las personas.

LES PAQUES A NEW YORK

à Agnès

Flecte ramos, arbor alta, tensa laxa viscera
Et rigor lentescat ille quem dedit nativitas
Ut superni membra Regis miti tendas stipite...

Fortunat : " Pange lingua "

Fléchis tes branches, arbre géant, relâche un peu la tension des viscères,
Et que ta rigueur naturelle s'alentisse,
N'écartele pas si rudement les membres du Roi supérieur...

Remy de Gourmont : " Le Latin mystique. "

PASCUA DE RESURRECCION EN NUEVA YORK

à Agnès

Flecte ramos, arbor alta, tensa laxa viscera
Et rigor lentescat ille quem dedit nativitas
Ut superni membra Regis miti tendas stipite...

Fortunat : " Pange lingua "

Dobla tus ramas, árbol gigante, afloja un poco la tensión de tus vísceras,
Y que tu rigor natural se amortigüe,
No descuartices tan rudamente los miembros del Rey Superior...

Remy de Gourmont : " El Latín Místico. "

Seigneur, c'est aujourd'hui le jour de votre Nom,
J'ai lu dans un vieux livre la geste de votre Passion,

Et votre angoisse et vos efforts et vos bonnes paroles
Qui pleurent dans le livre, doucement monotones.

Un moine d'un vieux temps me parle de votre mort.
Il traçait votre histoire avec des lettres d'or

Dans un missel, posé sur ses genoux.
Il travaillait pieusement en s'inspirant de Vous.

A l'abri de l'autel, assis dans sa robe blanche,
Il travaillait lentement du lundi au dimanche.

Les heures s'arrêtaient au seuil de son retraits.
Lui, s'oubliait, penché sur votre portrait.

A vêpres, quand les cloches psalmodiaient dans la tour,
Le bon frère ne savait si c'était son amour

Ou si c'était le Vôtre, Seigneur, ou votre Père
Qui battait à grands coups les portes du monastère.

Je suis comme ce bon moine, ce soir, je suis inquiet.
Dans la chambre à côté, un être triste et muet

Attends derrière la porte, attends que je l'appelle !
C'est Vous, c'est Dieu, c'est moi, - c'est l'Éternel.

Je ne Vous ai pas connu alors, - ni maintenant.
Je n'ai jamais prié quand j'étais un petit enfant.

Ce soir pourtant je pense à Vous avec effroi.
Mon âme est une veuve en deuil au pied de votre Croix;

Mon âme est une veuve en noir, - c'est votre Mère
Sans larme et sans espoir, comme l'a peinte Carrière.

Je connais tous les Christs qui pendent dans les musées;
Mais Vous marchez, Seigneur, ce soir à mes côtés.

Je descends à grands pas vers le bas de la ville,
Le dos voûté, le cœur ridé, l'esprit fébrile.

Votre flanc grand-ouvert est comme un grand soleil
Et vos mains tout autour palpitent d'étincelles.

Les vitres des maisons sont toutes pleines de sang
Et les femmes, derrière, sont comme des fleurs de sang,

D'étranges mauvaises fleurs flétries, des orchidées,
Calices renversés ouverts sous vos trois plaies.

Señor, es hoy el día de tu Nombre,
He leído en un viejo libro la gesta de tu Pasión,

Y tu angustia y tus esfuerzos y tus buenas palabras
Que lloran en el libro, dulcemente monótonas.

Un monje de tiempos antiguos me habla de tu muerte.
Trazaba tu historia con letras de oro

En un misal, posado sobre sus rodillas.
Trabajaba piadosamente inspirándose en Tí.

Al abrigo del altar, sentado con su hábito blanco,
Trabajaba lentamente del lunes al domingo.

Las horas se paraban en el umbral de su retiro.
Se olvidaba de sí mismo, inclinado sobre tu retrato.

A vísperas, cuando las campanas salmodiaban en la torre,
El buen hermano no sabía si era su amor

O si era el Tuyo, Señor, o tu Padre
Quien batía a grandes golpes las puertas del monasterio.

Soy como ese buen monje, esta tarde, estoy inquieto.
En la pieza del lado, un ser triste y mudo

¡Espera tras la puerta, espera que lo llame!
Eres Tú, es Dios, soy yo, - es el Eterno.

No te conocí entonces, - ni ahora.
Nunca recé de niño.

Esta tarde, no obstante, pienso en Tí con temor.
Mi alma es una viuda doliente al pie de tu Cruz;

Mi alma es una viuda enlutada, - es tu Madre
Sin lágrimas y sin esperanza, como la pintó Carriere.

Conozco todos los Cristos que cuelgan en los museos;
Más Tú, Señor, caminas esta tarde a mi costado.

Hacia la ciudad baja desciendo a grandes pasos,
Encorvada la espalda, arrugado el corazón, el espíritu febril.

Como un sol es tu flanco abierto
Y tus manos chispean palpitantes.

Los vidrios de las casas están llenos de sangre
Y detrás, las mujeres son cual flores sangrientas,

Malas flores extrañas marchitas, orquídeas,
Cálices invertidos abiertos bajo tu triple llaga.

Seigneur, c'est aujourd'hui le jour de votre Nom,
J'ai lu dans un vieux livre la geste de votre Passion,

Et votre angoisse et vos efforts et vos bonnes paroles
Qui pleurent dans le livre, doucement monotones.

Un moine d'un vieux temps me parle de votre mort.
Il traçait votre histoire avec des lettres d'or

Dans un missel, posé sur ses genoux.
Il travaillait pieusement en s'inspirant de Vous.

A l'abri de l'autel, assis dans sa robe blanche,
Il travaillait lentement du lundi au dimanche.

Les heures s'arrêtaient au seuil de son retrait.
Lui, s'oubliait, penché sur votre portrait.

A vêpres, quand les cloches psalmodiaient dans la tour,
Le bon frère ne savait si c'était son amour

Ou si c'était le Vôtre, Seigneur, ou votre Père
Qui battait à grands coups les portes du monastère.

Je suis comme ce bon moine, ce soir, je suis inquiet.
Dans la chambre à côté, un être triste et muet

Attends derrière la porte, attends que je l'appelle !
C'est Vous, c'est Dieu, c'est moi, - c'est l'Éternel.

Je ne Vous ai pas connu alors, - ni maintenant.
Je n'ai jamais prié quand j'étais un petit enfant.

Ce soir pourtant je pense à Vous avec effroi.
Mon âme est une veuve en deuil au pied de votre Croix;

Mon âme est une veuve en noir, - c'est votre Mère
Sans larme et sans espoir, comme l'a peinte Carrière.

Je connais tous les Christs qui pendent dans les musées;
Mais Vous marchez, Seigneur, ce soir à mes côtés.

Je descends à grands pas vers le bas de la ville,
Le dos voûté, le cœur ridé, l'esprit fébrile.

Votre flanc grand-ouvert est comme un grand soleil
Et vos mains tout autour palpitent d'étincelles.

Les vitres des maisons sont toutes pleines de sang
Et les femmes, derrière, sont comme des fleurs de sang,

D'étranges mauvaises fleurs flétries, des orchidées,
Calices renversés ouverts sous vos trois plaies.

Votre sang recueilli, elles ne l'ont jamais bu.
Elles ont du rouge aux lèvres et des dentelles au cul.

Les fleurs de la Passion sont blanches, comme des cierges,
Ce sont les plus douces fleurs au Jardin de la Bonne Vierge.

C'est à cette heure-ci, c'est vers la neuvième heure,
Que votre Tête, Seigneur, tomba sur votre Cœur.

Je suis assis au bord de l'océan
Et je me remémore un cantique allemand,

Où il est dit, avec des mots très doux, très simples, très purs,
La beauté de votre Face dans la torture.

Dans une église, à Sienne, dans un caveau,
J'ai vu la même Face, au mur, sous un rideau.

Et dans un ermitage, à Bourrié-Wladislasz,
Elle est bossuée d'or dans une châsse.

De troubles cabochons sont à la place des yeux
Et des paysans baisent à genoux Vos yeux.

Sur le mouchoir de Véronique Elle est empreinte
Et c'est pourquoi Sainte Véronique est Votre sainte.

C'est la meilleure relique promenée par les champs,
Elle guérit tous les malades, tous les méchants.

Elle fait encore mille et mille autres miracles,
Mais je n'ai jamais assisté à ce spectacle.

Peut-être que la foi me manque, Seigneur, et la bonté
Pour voir ce rayonnement de votre Beauté.

Pourtant, Seigneur, j'ai fait un périlleux voyage
Pour contempler dans un béryl l'intaille de votre image.

Faites, Seigneur, que mon visage appuyé dans les mains
Y laisse tomber le masque d'angoisse qui m'étreint.

Faites, Seigneur, que mes deux mains appuyées sur ma bouche
N'y lèchent pas l'écume d'un désespoir farouche.

Je suis triste et malade. Peut-être à cause de Vous,
Peut-être à cause d'un autre. Peut-être à cause de Vous.

Seigneur, la foule des pauvres pour qui vous fîtes le Sacrifice
Est ici, parquée, tassée, comme du bétail, dans les hospices.

D'immenses bateaux noirs viennent des horizons
Et les débarquent, pêle-mêle, sur les pontons.

Nunca bebieron ellas tu sangre recogida.
Llevan rouge en los labios y encajes en el culo.

Las flores de la Pasión son blancas, como cirios,
Son las flores más dulces del Jardín de la Virgen.

Es a esta misma hora, hacia la hora nona,
Que tu Cabeza, Señor, cayó sobre tu Corazón.

Estoy sentado al borde del océano
Y rememoro un cántico alemán,

En que se expresa con palabras muy dulces, muy simples, muy puras,
La belleza de tu Rostro en el tormento.

En una iglesia, en Siena, en una bóveda,
He visto el mismo Rostro, bajo un lienzo, en el muro.

Y en una hermita, en Bourrié-Wladislasz,
Está estampado en oro en un sagrario.

Turbios cabujones hacen las veces de ojos
Que campesinos besan de rodillas.

Sobre el pañuelo de Verónica El está impreso
Y es por eso que Santa Verónica es tu santa.

Es la mejor reliquia paseada por los campos,
Cura a todos los enfermos, a todos los malvados.

Hace aún mil y mil otros milagros,
Pero nunca he asistido a ese espectáculo.

Tal vez la fe me falte, Señor, y la bondad
Para ver esa irradiación de tu Belleza.

Sin embargo, Señor, hice un viaje arriesgado
Para mirar tu imagen tallada en un berilo.

Haz, Señor, que mi rostro apoyado en las manos
Deje caer en ellas la máscara de angustia que me oprime.

Haz, Señor, que mis dos manos apoyadas sobre mi boca
No dejen en ella la espuma de una desesperación feroz.

Estoy triste y enfermo. Tal vez por tu causa,
Tal vez a causa de otro. Tal vez por tu causa.

Señor, la muchedumbre de los pobres por quienes hiciste el Sacrificio
Está aquí, acorralada, amontonada, como ganado, en los hospicios.

De los horizontes vienen inmensos barcos negros
Y los desembarcan, revueltos, sobre los pontones.

Il y a des Italiens, des Grecs, des Espagnols,
Des Russes, des Bulgares, des Persans, des Mongols.

Ce sont des bêtes de cirque qui sautent les méridiens.
On leur jette un morceau de viande noire, comme à des chiens.

C'est leur bonheur à eux que cette sale pitance.
Seigneur, ayez pitié des peuples en souffrance.

Seigneur, dans les ghettos grouille la tourbe des Juifs
Ils viennent de Pologne et sont tous fugitifs.

Je le sais bien, ils t'ont fait ton Procès;
Mais je t'assure, ils ne sont pas tout à fait mauvais.

Ils sont dans des boutiques sous des lampes de cuivre,
Vendent des vieux habits, des armes et des livres.

Rembrandt aimait beaucoup les peindre dans leurs défroques.
Moi, j'ai, ce soir, marchandé un microscope.

Hélas! Seigneur, Vous ne serez plus là, après Pâques!
Seigneur, ayez pitié des Juifs dans les baraques.

Seigneur, les humbles femmes qui vous accompagnèrent à Golgotha,
Se cachent. Au fond des bouges, sur d'immondes sofas,

Elles sont polluées par la misère des hommes.
Des chiens leur ont rongé les os, et dans le rhum

Elles cachent leur vice endurci qui s'écaille.
Seigneur, quand une de ces femmes me parle, je défaille.

Je voudrais être Vous pour aimer les prostituées.
Seigneur, ayez pitié des prostituées.

Seigneur, je suis dans le quartier des bons voleurs,
Des vagabonds, des va-nu-pied, des recéleurs.

Je pense aux deux larrons qui étaient avec vous à la Potence,
Je sais que vous daignez sourire à leur malchance.

Seigneur, l'un voudrait une corde avec un noeud au bout,
Mais ça n'est pas gratis, la corde, ça coûte vingt sous.

Il raisonnait comme un philosophe, ce vieux bandit.
Je lui ai donné de l'opium pour qu'il aille plus vite en paradis.

Je pense aussi aux musiciens des rues,
Au violoniste aveugle, au manchot qui tourne l'orgue de Barbarie,

Hay italianos, griegos, españoles,
Rusos, búlgaros, persas, mongoles.

Son bestias de circo que saltan los meridianos.
Se les arroja un bocado de carne negra, como a perros.

Su porción de felicidad es esta sucia pitanza.
Señor, ten piedad de los pueblos que sufren.

Señor, en los ghettos, bulle la turba de los Judíos
Vienen de Polonia y son todos fugitivos.

Lo sé bien, te hicieron tu Proceso;
Mas te aseguro, no son enteramente malos.

En sus tiendas, bajo lámparas de cobre,
Venden viejos vestidos, armas, libros.

A Rembrandt le gustaba pintarlos con sus ropas gastadas.
He negociado esta tarde un microscopio.

¡Ah! ¡Señor, ya no estarás allí después de Pascua!
Señor, ten piedad de los Judíos en las barracas.

Señor, las humildes mujeres que te acompañaron en el Gólgota,
Se ocultan. En oscuros tabucos, sobre sofás inmundos,

Son manchadas por la miseria de los hombres.
Perrós les han roído los huesos, y en el rón

Esconden su vicio pertinaz que se descama.
Señor, cuando me habla una de esas mujeres, desfallezco.

Quisiera ser Tú para amar a las prostitutas.
Señor, ten piedad de las prostitutas.

Señor, me hallo en el barrio de los buenos ladrones,
De los vagabundos, de los descalzos, de los encubridores.

Pienso en los dos ladrones que estaban contigo en el Suplicio,
Te dignaste, lo sé, sonreír a su malaventura.

Señor, uno de ellos querría una cuerda con un nudo en la punta,
Pero eso no es gratis, la cuerda vale veinte sueldos.

Razonaba como un filósofo ese viejo bandido.
Le di opio para que fuera más de prisa al paraíso.

Pienso, también, en los músicos callejeros,
En el violinista ciego, en el manco que toca el organillo,

A la chanteuse au chapeau de paille avec des roses de papier;
Je sais que ce sont eux qui chantent durant l'éternité.

Seigneur, faites-leur l'aumône, autre que de la lueur des becs de gaz,
Seigneur, faites-leur l'aumône de gros sous ici-bas.

Seigneur, quand vous mourûtes, le rideau se fendit,
Ce que l'on vit derrière, personne ne l'a dit.

La rue est dans la nuit comme une déchirure,
Pleine d'or et de sang, de feu et d'épluchures.

Ceux que vous aviez chassés du temple avec votre fouet,
Flagellent les passants d'une poignée de méfaits.

L'Étoile qui disparut alors du tabernacle,
Brûle sur les murs dans la lumière crue des spectacles.

Seigneur, la Banque illuminée est comme un coffre-fort,
Où s'est coagulé le Sang de votre mort.

Les rues se font désertes et deviennent plus noires.
Je chancelle comme un homme ivre sur les trottoirs.

J'ai peur des grands pans d'ombre que les maisons projettent.
J'ai peur. Quelqu'un me suit. Je n'ose tourner la tête.

Un pas clopin-clopant saute de plus en plus près.
J'ai peur. J'ai le vertige. Et je m'arrête exprès.

Un effroyable drôle m'a jeté un regard
Aigu, puis a passé, mauvais, comme un poignard.

Seigneur, rien n'a changé depuis que vous n'êtes plus Roi.
Le Mal s'est fait une béquille de votre Croix.

Je descends les mauvaises marches d'un café
Et me voici, assis, devant un verre de thé.

Je suis chez des Chinois, qui comme avec le dos
Sourient, se penchent et sont polis comme des magots.

La boutique est petite, badigeonnée de rouge
Et de curieux chromos sont encadrés dans du bambou.

Ho-Kousai a peint les cent aspects d'une montagne.
Que serait votre Face peinte par un Chinois ?...

En la cantante de sombrero de paja con rosas de papel;
Sé que son ellos los que cantan durante la eternidad.

Señor, dales la limosna, no sólo la de la claridad de los mecheros de gas,
Señor, dales la limosna de buenas monedas aquí abajo.

Señor, cuando moriste el velo se rasgó,
Lo que se vio detrás nadie lo ha dicho.

La calle es en la noche como una rasgadura,
Llena de oro y de sangre, de fuego y desperdicios.

Los que echaste del templo con tu látigo
Flagelan a los transeuntes con sus fechorías.

La estrella que entonces desapareció del tabernáculo,
En la luz cruda de los espectáculos arde sobre los muros.

Señor, el Banco iluminado es una caja fuerte,
Donde la Sangre de tu muerte está coagulada.

Las calles se vacían y se hacen más negras.
Vacilo como un ebrio en las aceras.

Me amedrentan los bloques de sombra que las casas proyectan.
Tengo miedo. Alguien me sigue. No me atrevo a volver la cabeza.

Un paso cojeante salta más y más cerca.
Tengo miedo. Tengo vértigo. Y me detengo adrede.

Un horrible bribón me lanzó una mirada
Aguda, luego pasó, mala, como un puñal.

Señor, nada ha cambiado desde que tú dejaste de ser Rey.
El Mal se ha hecho una muleta de tu Cruz.

Bajo por los peldaños ruinosos de un café
Y heme aquí sentado frente a un vaso.

Estoy en un café de chinos, que como con la espalda
Sonríen, se inclinan, corteses como pequeños monigotes.

El boliche es pequeño, coloreado de rojo
Y hay singulares cromos en marcos de bambú.

Ho-Kusai ha pintado los cien aspectos de una montaña.
¿Cómo sería tu Rostro pintado por un chino?

Cette dernière idée, Seigneur, m'a d'abord fait sourire.
Je vous voyais en raccourci dans votre martyre.

Mais le peintre, pourtant, aurait peint votre tourment
Avec plus de cruauté que nos peintres d'Occident.

Des lames contournées auraient scié vos chairs,
Des pinces et des peignes auraient strié vos nerfs,

On vous aurait passé le col dans un carcan,
On vous aurait arraché les ongles et les dents,

D'immenses dragons noirs se seraient jetés sur Vous,
Et vous auraient soufflé des flammes dans le cou,

On vous aurait arraché la langue et les yeux,
On vous aurait empalé sur un pieu.

Ainsi, Seigneur, vous auriez souffert toute l'infamie,
Car il n'y a pas de plus cruelle posture.

Ensuite, on vous aurait forjeté aux pourceaux
Qui vous auraient rongé le ventre et les boyaux.

Je suis seul à présent, les autres sont sortis,
Je me suis étendu sur un banc contre le mur.

J'aurais voulu entrer, Seigneur, dans une église;
Mais il n'y a pas de cloches, Seigneur, dans cette ville.

Je pense aux cloches tuées: - où sont les cloches anciennes?
Où sont les litanies et les douces antiennes?

Où sont les longs offices et où les beaux cantiques?
Où sont les liturgies et les musiques?

Où sont tes fiers prélats, Seigneur, où tes nonnains?
Où l'aube blanche, l'amict des Saintes et des Saints?

La joie du Paradis se noie dans la poussière,
Les feux mystiques ne rutilent plus dans les verrières.

L'aube tarde à venir, et dans le bouge étroit
Des ombres crucifiées agonisent aux parois.

C'est comme un Golgotha de nuit dans un miroir
Que l'on voit trembloter en rouge sur du noir.

La fumée, sous la lampe, est comme un linge déteint
Qui tourne, entortillé, tout autour de vos reins.

Par au-dessus, la lampe pâle est suspendue,
Comme votre Tête, triste et morte et exsangue.

Esta última idea, Señor, me ha hecho reír en un comienzo.
Te veía en pequeño en tu martirio.

El pintor, sin embargo, habría pintado tu tormento
Con más crueldad que nuestros pintores de Occidente.

Hojas contorneadas habrían aserrado tus carnes,
Pinzas y peines habrían estriado tus nervios,

Te habrían colocado un collar en el cuello,
Te habrían arrancado las uñas y los dientes,

Inmensos dragones negros se habrían arrojado sobre Tí,
Y te habrían soplado llamas en el cuello,

Te habrían arrancado la lengua y los ojos,
Te habrían empalado en una estaca.

Así habrías sufrido, Señor, toda la infamia,
Pues no existe postura más cruel.

Luego, te habrían arrojado a los puercos
Que te habrían roído el vientre y las entrañas.

Estoy ahora solo, los otros han salido,
Me he tendido en un banco contra el muro.

Habría querido entrar, Señor, en una iglesia:
Pero en esta ciudad, Señor, no hay campanas.

Pienso en las campanas silenciosas, ¿dónde están las campanas antiguas?
¿Dónde las letanías y las dulces antífonas?

¿Dónde están los largos oficios y dónde los bellos cánticos?
¿Dónde están las liturgias y las músicas?

¿Dónde están tus altivos prelados, Señor, o tus monjas?
¿Dónde el alba blanca, el amito de Santas y de Santos?

La alegría del Paraíso se ahoga en el polvo,
Los fuegos místicos ya no rutilan en las vidrieras de colores.

Tarda el alba en venir y en el tugurio estrecho
Sombras crucificadas agonizan en los muros.

Es como un Gólgota de noche en un espejo
Que se ve tiritar en rojo sobre negro.

Bajo la lámpara el humo es como un trapo desteñido
Que envuelve tus riñones.

Por encima, la lámpara pálida cuelga
Como tu cabeza, triste y muerta y exangüe.

Des reflets insolites palpitent sur les vitres...
J'ai peur, - et je suis triste, Seigneur, d'être si triste.

" Dic nobis, Maria, quid vidisti in via? "
- La lumière frissonner, humble dans le matin.

" Dic nobis, Maria, quid vidisti in via? "
- Des blancheurs éperdues palpiter comme des mains.

" Dic nobis, Maria, quid vidisti in via? "
- L'augure du printemps tressaillir dans mon sein.

Seigneur, l'aube a glissé froide comme un suaire
Et a mis tout à nu les gratte-ciel dans les airs.

Déjà un bruit immense retentit sur la ville.
Déjà les trains bondissent, grondent et défilent.

Les métropolitains roulent et tonnent sous terre.
Les ponts sont secoués par les chemins de fer.

La cité tremble. Des cris, du feu et des fumées,
Des sirènes à vapeur rauquent comme des huées.

Une foule enfiévrée par les sueurs de l'or
Se bouscule et s'engouffre dans de longs corridors.

Trouble, dans le fouillis empanaché des toits,
Le soleil, c'est votre Face souillée par les crachats.

Seigneur, je rentre fatigué, seul et très morne...
Ma chambre est nue comme un tombeau...

Seigneur, je suis tout seul et j'ai la fièvre...
Mon lit est froid comme un cercueil...

Seigneur, je ferme les yeux et je claque des dents...
Je suis trop seul. J'ai froid. Je vous appelle...

Cent mille toupies tournoient devant mes yeux...
Non, cent mille femmes... Non, cent mille violoncelles...

Je pense, Seigneur, à mes heures malheureuses...
Je pense, Seigneur, à mes heures en allées...

Je ne pense plus à Vous. Je ne pense plus à Vous.

New York, avril 1912 .

Insólitos reflejos palpitan en los vidrios...
Tengo miedo, - y estoy triste, Señor, de estar tan triste.

"¿Dic nobis, Maria, quid vidisti in via?"
-La luz estremecerse, humilde en la mañana.

"¿Dic nobis, Maria, quid vidisti in via?"
-Blancuras perdidas palpitar como manos.

"¿Dic nobis, Maria, quid vidisti in via?"
-El anuncio de la primavera agitarse en mi seno.

Señor, el alba se ha deslizado fría como un sudario
Y ha desnudado por entero los rascacielos en los aires.

Ya un ruido inmenso resuena en la ciudad.
Ya los trenes saltan, gruñen y desfilan.

Los metropolitanos ruedan y truenan bajo la tierra.
Los ferrocarriles sacuden los puentes.

La ciudad tiembla. Gritos, fuego y humos,
Sirenas a vapor alzan su ronco griterío.

Una multitud afiebrada por los sudores del oro
Se atropella y se sume en largos corredores.

Turbio, en la maraña empenachada de los techos,
El sol es tu Rostro mancillado por los escupitajos.

Señor, regreso fatigado, solo y muy triste...
Mi pieza está desnuda como tumba...

Señor, estoy enteramente solo y tengo fiebre...
Mi cama está fría como un féretro...

Señor, cierro los ojos, y me crujen los dientes...
Estoy demasiado solo. Tengo frío. Te llamo...

Cien mil trompos bailan frente a mis ojos...
No, cien mil mujeres... No, cien mil violonchelos...

Pienso, Señor, en mis horas desgraciadas...
Pienso, Señor, en mis horas idas...

No pienso ya en Tí. No pienso ya en Tí.

Nueva York, Abril de 1912.